

UN ROMAN

SOMBRES RIVAGES



ELIO RAINAUD

Rainaud Elio

Sombres Rivages

© Rainaud Elio, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1249-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ELIO RAINAUD

Elio Rainaud trouve son inspiration proche de la mer. Royan, Montpellier, Sainte-Maxime : trois rivages qui ne le lâchent pas, il ne s’imagine pas ailleurs. Le reste du temps, il court. Sur route, en sentier, peu importe : la course à pied structure ses journées autant que ses intrigues. La randonnée fait le même travail, plus lentement.

Il passe beaucoup de temps en train, ce qui lui donne du temps pour écrire, et un esprit qui vagabonde.

Sombres Rivages est son premier roman. Sans en connaître tous les codes, le temps a été long.

Préface

Royan a deux visages. L'un pour l'été, l'autre pour le reste de l'année et c'est dans ce second visage que ce roman se déroule. Royan vide ses rues en septembre, ferme ses volets, reprend son souffle. Les estivants partent avec leurs serviettes de bain et leurs enfants, et la ville redevient ce qu'elle est vraiment : une ville côtière de province, avec ses secrets ordinaires et ses silences qui durent depuis longtemps.

Ce roman est né d'une question simple : qu'est-ce qu'une disparition non résolue fait à ceux qui restent ? Pas à la famille, ça, on le sait, on le raconte, on l'a raconté. Mais à la ville. À l'endroit lui-même. Est-ce qu'un lieu peut porter une culpabilité collective sans jamais l'avoir nommée ?

Léo Moretti n'est pas un héros. Il est un homme qui est parti parce qu'il ne pouvait pas rester, et qui est revenu parce qu'il ne pouvait pas partir davantage. Il porte une disparition depuis vingt ans : une fille de dix-sept ans dont le prénom n'a jamais été dit à voix haute sur cette plage depuis cette nuit de septembre 2004.

Ce livre parle de mémoire, de ce qu'on choisit de garder, de ce qu'on choisit d'enfouir, et de ce qui finit par remonter quand on s'y attend le moins. Il parle d'une ville qui a laissé faire. D'institutions qui ont préféré se taire à la vérité. D'un homme qui a numéroté ses victimes parce que personne ne les comptait.

Il parle aussi, et peut-être surtout, de ce qu'on fait de la colère quand on n'a plus le droit de s'en servir.

Ce que ce roman ne dit pas, je le laisse dans l'espace entre les lignes.

Royan est une vraie ville. Les personnages de ce roman sont entièrement fictifs. Mais les silences, eux, les silences sont réels partout.

À mon épouse pour sa patience.

Prologue

Royan, septembre 2004

Léo avait appelé six fois.

La septième, il raccrocha avant la messagerie et sortit de chez lui. Vingt heures trente. L'air sentait la fin de l'été, cette odeur de sel refroidi et de pin qui annonçait septembre. Il courut jusqu'à la plage de Pontaillac, les baskets claquant sur le bitume mouillé, la gorge serrée par quelque chose qu'il ne savait pas encore nommer.

Elle n'était pas là.

Le sable était presque désert à cette heure. Quelques silhouettes lointaines, un chien qui courait en cercles. La mer était noire, à peine découpée par les lumières du casino. Léo resta au bord de l'eau, les pieds dans l'écume, et rappela une énième fois.

Lucie. Rappelle-moi.

Il attendit. Le bruit des vagues remplissait le vide que la sonnerie laissait. Les mouettes dormaient quelque part sur les brise-lames. La plage de Pontaillac était comme ça la nuit. Elle gardait une lumière résiduelle, une phosphorescence douce qui n'appartenait ni au jour ni à la nuit. Il connaissait chaque rocher, chaque courbe du sable. Il était venu là des centaines de fois avec elle. Leur plage, c'était comme ça qu'il l'appelait dans sa tête. Leur bout de côte.

Rien. Il rappela encore. Encore. La tonalité sonnait dans le vide, quelque part dans la ville, dans une poche, dans un sac, et il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce son dans le noir, ce petit bruit insistant qui n'atteignait personne.

Il avait dix-sept ans. Il ne savait pas encore que cette nuit-là serait le dernier soir de sa vie où il croirait que les gens qu'on aime finissent toujours par revenir.

1

Royan, 2024

Septembre avait rendu la ville aux Royannais.

Les terrasses se vidaient, les volets se fermaient un à un, et la Grande Conche retrouvait cette béatitude particulière que les estivants ne connaissent pas : celui d'un endroit qui reprend sa vraie respiration. L'air sentait le sel et les algues mouillées, cette odeur âcre et vivante qu'Alain aimait par-dessus tout. Il courait depuis un peu moins de trente minutes. Soixante-trois ans, retraité depuis peu, encore capable de tenir le rythme. C'était là l'essentiel.

Il avait retiré ses chaussures au niveau de la pointe du Chay. Une habitude. L'eau froide sur les pieds comme une poignée de main franche avec l'automne. Il aimait ce moment précis, la transition entre le sable sec et le sable humide, le changement de température qui remontait le long des chevilles, la sensation d'exister physiquement dans le monde, sans intermédiaire.

C'est là qu'il l'avait vue.

Une tache sombre, coincée contre les rochers. Il avait d'abord pensé à un sac, gonflé par la marée. Puis à un tronc. Mais quelque chose dans la silhouette refusait cette explication, une rigidité trop précise, une symétrie qui n'appartient qu'aux corps humains. Sa vue n'était plus celle d'un homme de quarante ans, il le savait. Il avança quand même. L'eau lui mordit les genoux. Le froid remonta le long de ses jambes comme un avertissement.

Il s'arrêta à deux mètres.

Une femme. Jeune. Nue. Les algues enroulées autour de ses poignets comme des liens végétaux. Le visage à demi enfoui dans l'écume, les cheveux plaqués par le sel. Les yeux ouverts, fixant un point situé quelque part entre la mer et l'infini. Et la bouche, la bouche formait un cri que le temps avait figé.

Alain vomit dans les vagues.

Il recula, trébucha sur les galets, faillit tomber. Ses jambes ne répondaient plus très bien. Il sortit de l'eau et s'assit sur le sable, le souffle court, les mains qui tremblaient. Il sortit son téléphone et composa le 17 d'une voix déchirée.

— Plage de Pontailac, au niveau du casino, un corps. Il n’arrivait pas à en dire plus.

Léo Moretti arriva quarante minutes plus tard.

Il passa sous le ruban jaune sans ralentir, les mains dans les poches de son blouson, les Timberland enfoncées dans le sable mouillé. Il avait reçu l’appel à 6h23. Il n’avait pas encore pris son café.

La plage était déjà un chantier organisé : combinaisons blanches des TIC¹ enfilées à la hâte, couverture de survie autour des épaules d’un vieil homme sur un banc, badauds refoulés derrière un cordon tenu par deux uniformes, sirènes éteintes. Le soleil n’était pas encore levé, il teintait l’horizon d’un gris rosé qui aurait pu être beau si ce n’était pas cette matinée-là.

Léo enregistra tout ça en périphérie. Son regard alla directement au corps.

Il s’accroupit à la limite du périmètre balisé.

Femme. Vingt-cinq ans, peut-être trente. Traces de ligature aux poignets, des marques profondes, plus anciennes que la mort. Peau blanche, presque translucide après l’immersion. Des traces de séquelles au niveau du pubis et du cou. Elle avait été dans l’eau un moment..., assez longtemps pour que la mer l’accepte, pas assez pour qu’elle ne l’efface.

Il se releva lentement.

Puis il alla s’asseoir sur le banc, à côté du vieil homme.

Alain ne l’avait pas entendu venir. Il regardait la mer, les deux mains à plat sur les genoux, la couverture de survie orange sur les épaules. Un pompier était resté à côté de lui depuis le début mais ils ne parlaient plus. Ils avaient épuisé les mots d’usage.

Léo s’assit sans brusquerie. Il attendit qu’Alain relève un peu la tête avant de parler.

— Capitaine Moretti. C’est vous qui avez appelé le 17 ?

Alain tourna la tête. Ce regard de quelqu’un que la vie vient de projeter dans l’inconnu, Léo le reconnut sans avoir besoin d’y réfléchir.

— Oui. Alain Maréchal. Je cours ici presque tous les matins.

— Depuis combien de temps étiez-vous arrivé sur la plage ce matin ?

— Je suis parti de chez moi vers cinq heures vingt. D'habitude je cours une petite heure, peut-être un peu moins. Je l'ai vue vers... six heures moins dix, peut-être moins le quart.

Léo nota.

— Vous êtes entré dans l'eau pour vous approcher ?

— Jusqu'aux genoux... Alain baissa les yeux sur ses jambes. Son pantalon de course était encore humide.

— J'espérais que c'était autre chose. Un tronc, un mannequin, je ne sais pas. J'ai voulu vérifier.

— Vous avez touché le corps ?

— Non. Je me suis arrêté à deux mètres. J'ai vu que... Il s'interrompit. Reprit. — J'ai vu que ce n'était pas la peine.

— Après, vous avez fait quoi exactement ?

— J'ai reculé. Je suis sorti de l'eau. Je me suis assis là où vous m'avez trouvé et j'ai appelé.

— Vous n'avez rien déplacé, rien touché d'autre autour d'elle ? Ni les rochers, ni le sable ?

— Non. Rien.

Léo hocha la tête. Il posa son carnet sur ses genoux, mais sans écrire, juste pour avoir les mains occupées.

— Est-ce que vous avez croisé quelqu'un ce matin ? Sur le chemin, sur la plage, n'importe où.

Alain réfléchit sérieusement. Pas pour la forme, vraiment, les yeux sur la mer, fouillant dans les dernières heures.

— Une joggeuse, avenue de la Corniche. Elle avait un chien blanc. Je l'ai déjà vue, elle passe souvent. Et... un homme qui remontait vers le parking du casino. Il avait l'air pressé. Pas en tenue de sport, habillé normalement, une veste sombre.